

Zeitschrift: Werk, Bauen + Wohnen

Herausgeber: Bund Schweizer Architekten

Band: 74 (1987)

Heft: 3: Unheimeliges für die Stadt = Rien d'intime pour la ville = No intimate atmosphere with urban spaces

Artikel: Enfin une vision historique de l'habitat populaire en Suisse romande . . .

Autor: Barbey, Gilles

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-56171>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

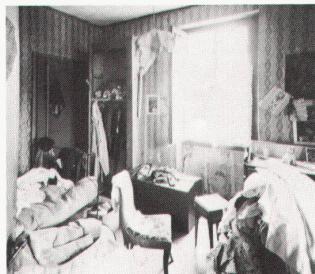
la contribution de certains grands architectes qui ont élevé de remarquables constructions. Malgré le silence dont on l'entoure parfois, soulignons que de nos jours le rationalisme s'exprime toujours brillamment à travers l'imagination de ses protagonistes, de ses continuateurs et de ses transfigurateurs. De jeunes architectes travaillent en collaboration avec leurs devanciers où s'engagent en de sérieuses entreprises personnelles.

Concernant le *langage* de l'architecture rationnelle, il est manifeste qu'il convient de s'en tenir au principe léonardesque, affirmant que l'expérience précède la théorie, et au principe thomiste qu'il est indispensable de préciser, perfectionner et amplifier. En somme, dans l'architecture, les arts plastiques et l'urbanisme, il n'y a pas d'*évolution progressive*, mais seulement *métamorphose*, avec participation diverse à l'idée éternelle de beauté et d'harmonie, idée favorisée par l'existence continue d'un *développement technique* et l'*augmentation des connaissances historiques et scientifiques*. Raisons pour lesquelles les œuvres d'art, d'architecture et d'urbanisme répondant à certaines conditions essentielles, renferment les signes de la pérennité, les formes durables de l'expression, les empreintes manifestes d'une vie sans commencement ni fin dans l'enchaînement des millénaires. Les chefs-d'œuvre du passé, comme ceux d'aujourd'hui, seront toujours des œuvres d'avant-garde devenues classiques, leurs auteurs ayant traduit, par leur truchement, l'actualité de leur rationalisme. A. S.

Gilles Barbey

Enfin une vision historique de l'habitat populaire en Suisse romande...

Voir page 16



Une étude de Roderick Lawrence sur l'habitation intitulée *Le seuil franchi... Logement populaire et vie quotidienne en Suisse romande, 1860-1960*¹ vient de sortir de presse. Cette parution mérite l'attention des architectes et du public à plus d'un titre, notamment parce qu'elle constitue une première tentative de synthèse des exemples d'habitations tirés de l'inventaire suisse d'architecture 1850-1920 (INSA)², dont l'intérêt est de montrer la fréquence de réapparition dans le pays, des mêmes types architecturaux et, par conséquent, de ne pas se limiter comme d'habitude à une sélection des cas sortant de l'ordinaire. R. Lawrence base son analyse sur les différents plans d'habitation collective rencontrés dans les trois villes de Genève, Fribourg et Le Locle, démontrant ainsi le parti utile qui peut être tiré des inventaires patrimoniaux.

Parallèlement, l'ouvrage fait référence à une recherche financée par le FNRS, à laquelle l'auteur a été associé, et qui a conduit les professeurs P. von Meiss de l'EPFL et R. Droz de l'Université de Lausanne à analyser les espaces de transition dans l'habitation, étude qui a eu pour effet de sensibiliser l'opinion à la question de l'accès et de la distribution des pièces de l'habitation.³ L'ouvrage de Lawrence ne se limite toutefois pas à une vaste compilation, mais s'efforce de prendre en compte à la fois les aspects d'organisation pratique et les facteurs humains au sein de l'habitation. L'influence des attitudes et comportements individuels sur l'architecture, et inversement, est un sujet méconnu, dont l'auteur de ce

livre se préoccupe. Le logement constitue certainement le meilleur laboratoire imaginable pour étudier la manière dont l'espace domestique est quotidiennement investi par ses habitants. Des références à l'univers des impressions et à l'atmosphère de la vie quotidienne sont fournies par la photographie et la citation littéraire, afin d'étayer les considérations déroulant de l'analyse morphologique. Ce n'est donc pas un moindre mérite de cet ouvrage que d'avoir tenté une mise en relation du rationnel et du sensible, trait d'union nécessaire entre le spatial et le social.

Morphologie du logement populaire

L'historien français du logement social R.H. Guerrand signale en 1979 que la maison du paysan ou de l'ouvrier n'a jamais été élevée à la dignité de «maison de poupée», ni non plus à celle d'un travail universitaire. Il semble en effet que jusqu'à ces dernières années le logement populaire n'ait pas été jugé «intéressant» par les historiens.⁴ Les choses paraissent maintenant en voie de changement et de plus en plus nombreux sont les travaux voués à l'histoire du logement social, en particulier dans les écoles d'architecture.

A cet égard, le cas de la Suisse est aussi complexe que malaisé à approfondir, puisqu'il n'existe aucun organe chargé de centraliser les informations sur l'habitation comme l'office HLM français. Recenser les initiatives de construction à travers le pays représente donc une sorte de tour de force d'autant plus ardu que les limites entre les promotions patronale, philanthropique ou simplement spéculative de logements n'apparaissent pas clairement sur le terrain. A côté des rares cités pilote bâties par Suchard ou von Roll, on trouve un grand nombre de maisons d'habitation financées, conçues, construites et même exploitées par des entrepreneurs du bâtiment selon une formule d'«auto-opération» mise au point dans la seconde moitié du XIXe siècle. L'intérêt particulier de la gamme des logements présentée ici tient au fait de sa représentativité par rapport à la masse globale des réalisations, sans qu'il ne soit plus question d'échantillon qualitativement sélectif.

L'enquête porte donc sur les trois villes de Genève, Fribourg et Le Locle, choix que l'auteur motive de manière convaincante par rapport à leur échelle, leur situation et leur

structure interne. La période d'un siècle prise en considération (1860-1960) est justifiable en soi, mais ne débouche pas sur une véritable tentative de périodisation qui aurait résulté d'une analyse plus fine de la formation du parc de logements. En pareil cas, l'historien est guetté par le danger de succomber à l'illusion d'une mutation progressive, régulière et continue de l'habitation, processus où les divers types seraient issus les uns des autres, en fonction d'un présumé perfectionnement constant du progrès technique. Dans la réalité, on sait bien qu'il n'en est rien et que la filiation des plans d'habitation ne peut pas être revendiquée comme un phénomène constant. L'historien de l'habitation doit se garder de considérer son domaine comme un scénario continu, qui est bien au contraire une succession de discontinuités, d'où émergent toutefois quelques plans d'habitation plus persistants que d'autres. Mais examinons plus en détail certaines des analyses proposées par Lawrence.

L'une des réflexions exposées consiste à diagnostiquer l'origine plus ou moins urbaine ou rurale des plans d'appartements. Fribourg et Le Locle à la fin du XIXe siècle sont restés à cet égard plus proches des origines campagnardes de leur population que Genève. Aussi y retrouve-t-on parfois un dispositif de contiguïté des pièces autour d'un croisement de cloisons au centre duquel figurait le poêle, seule source de chauffage (p. 31). Cette disposition, qui semble héritée directement des bâtiments de ferme, se rencontre notamment à Fribourg (p. 142) et au Locle (p. 169), laissant pressentir un mode de vie fondé sur la coexistence étroite des membres d'une même famille, accoutumés à partager les mêmes espaces. A l'opposé de ces exemples, le cas de l'entrepreneur Birmelé de Genève qui construit à l'intérieur de vastes «casernes» des logements pour ses propres ouvriers, et dont l'auteur nous apprend qu'il n'envisage pas de balcons à ses bâtiments, car «ceux-ci ne sont jamais utilisés par les ouvriers» (sic) (pp. 91-92). D'un côté donc, de petits bâtiments comprenant un nombre réduit d'appartements distribués comme dans les maisons de la campagne, de l'autre, des blocs d'habitation où chaque palier d'étage donne accès jusqu'à cinq logis distincts. Voici brièvement énoncée la multiplicité des types, dont la variété gagne en ampleur au tournant du siècle.

Une autre considération essentielle sur l'origine des plans d'habitation est suggérée à la page 32. D'après cette proposition, le logis populaire s'inspirerait principalement de deux sources, à savoir du régime institutionnel d'une part, tel qu'il régit hôpitaux, couvents, prisons et autres édifices disciplinaires et du statut résidentiel d'autre part, tel qu'il nous est connu à travers l'ensemble des plans d'habitation seigneuriale et bourgeoise. On voit bien les différences qu'impliquent ces origines: l'habitat institutionnel est traditionnellement fait d'un alignement de cellules semblables le long d'un corridor apte à permettre la surveillance des allées et venues. A l'inverse, la distribution d'inspiration résidentielle favorise les halls ou vestibules, autour desquels sont regroupées les pièces de l'habitation dans un souci de confort, d'intimité et de discréetion. On réalise sans peine l'antagonisme qui sépare ces configurations respectives de logements. La portion du logis qui gagnera le plus en ampleur sera incontestablement le dégagement central, selon une perspective de privatisation progressive qui conduit à affecter partie des espaces dits de transition à l'intérieur du logement, de manière à accroître l'indépendance des familles.

L'impression dominante est celle d'une polarisation des logements autour de quelques modèles éprouvés, avec des variations minimales. En général, l'ordonnance des bâtiments élevés au coup par coup prévaut. Rares sont les ensembles d'habitations formant un milieu homogène. A cet égard, l'auteur mentionne quelques cités jardin exemplaires, auxquelles il ajoute un projet inédit pour une cité économique à Genève (1877), dont le dessin en carré rigoureux pourrait comporter certaines inspirations phalanstériennes, qui n'ont jamais vu le jour.

Seuil et espaces de transition

C'est toute une philosophie du rapport entre domaines privé et public qui variera au point d'entraîner des transformations dans le mode d'accès aux espaces du logement. Protégée contre l'intrusion par différents dispositifs de dissuasion en forme de palier, de sas ou de vestibule, la portion la plus intime du logis est à l'abri des incursions intempestives. Mais cette forme de surprotection du chez-soi finira par conduire, au milieu du XXe siècle, à une remise en question du statut des espaces in-

teriorieurs, à propos duquel il apparaît qu'une certaine habitabilité pourrait être restituée aux espaces collectifs (p. 175). En voulant rendre l'habitation familiale plus accessible et ouverte sur l'extérieur, les constructeurs ne retombent-ils pas du même coup dans l'illusion que le contact social naît spontanément là où les barrières architecturales sont absentes? On serait porté à le croire.

La démarcation entre l'intérieur et l'extérieur du logement change donc de nature et tend à s'affiner à travers l'histoire du logement populaire. Lawrence tente dans la seconde partie de son essai une analyse de la signification et de l'utilisation de l'espace architectural à partir de l'interprétation de différents plans d'habitation examinés sous l'angle de la théorie des graphes. Un tel déchiffrement s'appuie sur les travaux de Hilfier et al.⁵ sur la syntaxe spatiale et notamment ses six catégories fondamentales: accessibilité, visibilité, isolation, enfilade, position relative, différenciation. La détermination résultante des rapports entre espaces constitutifs du même logement apparaît ainsi avec clarté, mais aussi avec une certaine sécheresse qu'il convient de pondérer, comme l'auteur entreprend de le faire, par des références aux facteurs psychologiques et anthropologiques. L'évolution caricaturale du plan d'habitation conduirait à identifier vers 1860 un alignement sommaire de pièces communiquant directement entre elles au moyen d'une simple porte. Vers 1880, les chambres de l'appartement sont longées par un corridor qui les dessert individuellement. Enfin, à partir de 1900 environ, un petit vestibule central donne séparément accès à toutes les pièces d'un même logis. Mais cette image trop schématique se complique selon les régions géographiques considérées et le genre de bâtiment ou d'ensemble auquel sont rattachés les appartements.

L'analyse de Lawrence conduit à reconnaître cinq types distincts de logements populaires pour Genève, quatre pour Fribourg et trois pour Le Locle. Une comparaison plus fine aurait amené l'auteur à situer dans le temps l'émergence de certaines configurations spatiales et à pouvoir suspecter les raisons pour lesquelles à Fribourg par exemple, à la fin du XIXe siècle, on rencontre fréquemment un plan d'habitation constitué par un seul logis desservi à chaque étage, alors que ce type est pratiquement inexistant à Genève et

au Locle, tout au moins dans les catégories populaires d'habitat. L'analyse typologique, si elle a quelque utilité, exige une grande rigueur et le rejet des généralisations au-delà desquelles toutes les spéculations intellectuelles sont possibles. Pour davantage de précision dans l'examen, il conviendrait d'effectuer des analyses typologiques par tranches synchronisées d'une décennie, qui pourraient par la suite prêter à des comparaisons plus poussées, de ville à ville. Une telle démarche permettrait notamment de situer et d'expliquer plus précisément ce que chacun ressent sans pouvoir cependant l'expliquer en détail, à savoir la perte rapide au début du XXe siècle des attributs «populaires» de l'habitation au profit d'une tendance inéluctable à l'embourgeoisement qui étreint indistinctement toutes les catégories de logement.

Il faudrait tenir compte aussi de l'accession relativement récente – de l'ouvrier à un logis neuf, circonstance fréquemment oubliée par les chercheurs qui ont tendance à considérer comme logement social toute construction modeste et collective, dont les locaux étaient en fait occupés par une population d'artisans ou de petits commerçants. La structuration et la répartition du logement populaire en Suisse française sont particulièrement malaisées à reconnaître, étant donné le nombre relativement peu élevé de logements de chaque catégorie, ainsi que la dispersion des modèles.

L'intérêt de l'ouvrage est certes de pénétrer dans le logement et de ne pas se limiter à une simple étude morphologique pour embrasser la question des modes de vie. Mais ce franchissement du seuil, dont la valeur métaphorique imprègne tout le livre sans pour autant tomber dans des considérations simplistes sur ses contenus symboliques, va se heurter à de nouvelles difficultés de compréhension, dues au caractère insaisissable de l'ordre domestique.

Vie quotidienne et ordre domestique

Si l'ordre domestique bourgeois est aisément reconnaissable à la ville comme à la campagne, les caractères «populaires» du logis sont bien plus malaisés à identifier, car ils n'ont habituellement pas statut d'objet culturel et sont à ce titre passés sous silence. Le mobilier et l'aménagement d'un appartement prolétarien peuvent-ils par exemple donner lieu à

une lecture comparable à celle de la demeure bourgeoise, où une volonté d'ostentation est inscrite subrepticement dans le décor intérieur? Cela paraît douteux et l'analyse des documents photographiques risque fort à cet égard de tomber dans le travers des conclusions hâtives, qui voudraient par exemple que la paupérisation induise automatiquement le désordre domestique et la dépréciation du logis.

L'analyse ou la saisie de la culture du logis populaire est un exercice difficile, qui prête à des généralisations sans véritable fondement, ou à une forme d'exaltation de la «vie simple» menée par le ménage prolétaire, à qui on est conduit à envier hypocritement sa condition modeste et ses préoccupations élémentaires.

Les seules pistes disponibles pour appréhender les conditions effectives d'habitation dans le logement populaire sont des témoignages oraux, écrits ou encore illustrés, dont il faut se garder cependant de faire un usage partiel. La difficulté du commentaire porté sur le vécu et l'expérience du logis rejoint les aléas de la confession personnelle, emmêlée dans ses propres inhibitions. De façon à dépasser ces barrières-là, il conviendrait de recourir à l'analyse phénoménologique du monde domestique. Outre que celle-ci est ardue à mener, elle est encore plus impraticable sur un mode rétrospectif et historique. Il ne faudrait toutefois pas y renoncer totalement pour ces motifs, car elle ouvre des perspectives de compréhension nouvelle.

Nature des savoirs sur l'habitation

La bibliographie donnée en fin d'ouvrage est un instrument de travail utile à de futures recherches. Sans prétendre à l'exhaustivité, elle fournit néanmoins des jalons importants de l'histoire du logement, qui se trouve constamment en cours de refonte.

Il ne pouvait être question de retirer de l'étude entreprise une vision d'ensemble claire et fortement structurée de la situation de l'habitation romande, entre 1860 et 1960. Il est à la fois normal et surprenant de découvrir un tableau aussi diffus, dont les inconnues ne pourraient être levées qu'en initiant parallèlement une histoire de la promotion immobilière, qui ferait apparaître les mécanismes de mainmise sur le territoire et autres pratiques spéculatives, derrière les opérations de construction.

Cette perspective-là ferait alors basculer l'analyse dans le camp des politiques de l'habitat, qui n'étaient pas au départ inscrites dans les objectifs du travail.

La problématique qui consiste à envisager l'histoire des différents types de logement collectif, ainsi que la manière dont la morphologie du logis est vécue par l'habitant au jour le jour, est un chapitre considérable en soi, auquel maints chercheurs s'est attaqué. Seul pays où cette discipline ait été systématiquement étudiée jusqu'ici par les historiens, l'Angleterre s'offre en exemple au reste de l'Europe et multiplie les recherches sur l'histoire de l'habitation qui sont habituellement orientées selon une perspective sociale. Chaque ville industrielle dispose aujourd'hui d'un recueil ou d'une étude montrant comment l'habitat populaire s'y est développé à l'ère victorienne. On pourrait imaginer pour la Suisse des publications analogues, qui s'alimenteraient de la substance des inventaires d'architecture, et donneraient par régions et par agglomérations un aperçu du développement, car les différences y prennent un relief particulier en raison de l'exiguité de la mosaïque géographique et culturelle du territoire. Mais un tel projet de «couvrir» l'étendue du pays pour récolter un savoir demanderait des moyens financiers que personne n'est actuellement en mesure d'offrir et exigerait aussi pour piloter les études l'existence d'un organe central, qui ne pourrait pas être l'Office fédéral du logement. A moins que ce dernier ne modifie ses orientations?

G. B.

Laurids Ortner

Devenir grande ville

Voir page 24



1.

En Allemagne, il y a plusieurs grandes villes, mais seulement une demi-capitale.

Pourtant, ce qui distingue

avant tout les cités allemandes de toutes les autres en Europe est qu'elles illustrent clairement le développement des 40 dernières années. Il s'agit en effet de villes contemporaines, car la plupart d'entre elles ont été érigées pendant cette période. Leur désordre apparent où ne s'est même pas constitué de noyau compact, permet de lire, couche après couche, toute la gamme des influences; depuis les blocs de logements les plus modestes jusqu'au luxe chargé de cuivre et de marbre des voies commerciales. Une société démocratique a fait à son autoportrait, d'abord inquiète et fébrile, puis hésitante mais avide, balançant entre les exigences collectives du moment et les aspirations propres aux ambitions personnelles. Les grands projets n'étaient pas opportuns ici, surtout pas les objectifs transcendants. Dans le respect constant des prescriptions légales et des normes, ces villes se sont bâties d'elles-mêmes.

En larges courbes, des artères rapides sur pilotis, à voies multiples, traversent les centres-ville. Les surfaces qui restent libres au-dessous, à côté et entre elles servent de places et de zones vertes. Comparées aux constructions avoisinantes, ces artères de circulation semblent construites à l'échelle 5:1. Ensuite, le flot du capital laisse des traces d'une manière également brutale. Là où l'on parle de centre, les immeubles administratifs des banques et des cartels industriels s'accumulent en désordre. Certes, ils dominent les autres constructions, mais sans excès et leur aspect et leur hauteur semblent dépendre d'une puissance occulte leur rapprochant sans cesse la modération. Alors que manifestement les arguments en faveur du dimensionnement des ouvrages de circulation sont présents en surabondance, ils paraissent manquer quand il s'agit de fonctions dont la justification se place en dehors d'une économie directement applicable.

C'est tous ensemble et démocratiquement que nous avons créé ces villes. Pas de refonte d'inspiration impériale avec des axes clairs et de larges boulevards, plus de volonté de grandeur et d'apparat. Personne pour susciter quelque chose de largement cohérent et qui pourrait en porter la responsabilité. Pour cela, les mandats des représentants élus sont trop courts, les enquêtes d'opinion trop longues et les compétences trop restreintes. Vouloir partir des métropoles principales pour en déduire des

modèles transposables peut aider à satisfaire une nostalgie secrète de hiérarchie, également dans le domaine des formes bâties, mais pour ce qui se produit autour de nous, ils sont inutilisables. On ne pourrait les imposer. Où trouver les arguments quant aux questions d'utilité et d'économie? Une des particularités de la démocratie réside dans le fait qu'elle ne peut voir grand que dans des cas exceptionnels.

2.

Ce qui rend ces villes si semblables – et pas seulement celles d'Allemagne, mais aussi la plupart des grandes cités à la substance bâtie récente – est leur provincialisme. Avec ses objectifs fragmentés et ses mécanismes de décision difficiles, l'ordre social démocratique n'a manifestement pas pu, jusqu'à présent, apporter d'autres formes. Un jour peut-être, nous progresserons dans notre compréhension démocratique, mais aujourd'hui, le principe d'égalité conduit à l'effort mesquin de tout conserver tel quel, de ne pas se hasarder trop loin, de ne pas s'exposer. On constate une méfiance profondément enracinée contre tout ce qui est étranger, en désordre, incompréhensible; contre tout ce qui est instable et échappe à la fixation. L'ordre et la propreté semblent être les meilleurs garants permettant de surveiller tout le système et de lier tous les citoyens dans un civisme de voisinage. Et il en résulte, là encore, une conception globale de tout ce qui ne doit *pas* être.

Le provincialisme s'efforce de créer du régional en petits fragments qu'il considère comme sûrs et stables. Les villes sont aménagées. «L'échelle humaine» est créée là où l'on constate son absence grâce à un grand nombre de détails plaisants et d'ornements historiques. Tout comme à la maison. Et si l'on sacrifiait au souhait le plus profond des habitants, on diviserait la ville en villages privés propres et commodes implantés dans une nature saine. Ici, l'hostilité à la ville se révèle comme une attitude inavouée mais fondamentale.

3.

Ce n'est pas parce que la conception que j'ai de la ville ne ressemble pas à ce qu'elle est réellement que cette dernière est nécessairement mauvaise ou laide. Le fait est que les deux images ne se recouvrent pas et c'est *cela* qui me déplaît.

La crise que l'on attribue à la

ville est en premier lieu une crise de notions dont le contenu a évolué. Nous sommes en train d'assister, malgré nous, à la naissance d'une redéfinition de tout un répertoire de notions qui, pour l'essentiel, était composé d'éléments et d'expériences acquises au cours du siècle précédent. Cela concerne des notions telles que ville, nature, paysage, chez-soi, pays natal; en fait tout ce qui définit notre milieu vital sous une forme directe.

La réalité ne peut être en crise, mais seulement sa perception. Dans la mesure où je perçois, je ne peux être conditionné que par ce qui m'entoure. Si la ville m'entoure, je ne peux être que citadin.

4.

A partir d'une grandeur et d'une densité non définies, la masse bâtie et la foule des habitants qui la remplit, ceux qui y vivent, provoquent une transformation collective du sens des valeurs. Tout devient fluide. Les limites et les couches, quel que soit le sens qu'on leur donne, se dissolvent ou deviennent pour le moins souples et perméables. Ce que chacun tenait jusque-là emmuré comme un chez-soi s'écroule, laissant entrer de l'insolite, de l'inconnu. On donne de l'air.

La multiplicité des équipements à l'extérieur des quatre murs privés est reconnue comme faisant partie d'un espace vital constamment fluctuant. Des influences de toute origine s'y mêlent sans discernement pour former un tout global: la grande ville.

Le quartier Soho à New York n'existerait pas si au milieu des années 60, des artistes n'avaient pas réaménagé pour eux-mêmes cette zone dégradée de la South-of-Houston-Street. Il en est de même maintenant au Lower Eastside. Là, une grande cité se régénère grâce à l'intelligence et à l'humour d'une toute petite minorité. Le fait que cette minorité et d'autres puissent survivre côte à côte correspond à la nature de la grande ville. Les défavorisés sociaux y trouvent plus facilement un milieu vital que dans les villes provinciales soigneusement gardées. Ces dernières ne connaîtront jamais les slums ni aucune autre forme de crasse et de dépravation pouvant résulter de la décrépitude sociale. Mais précisément dans les villes propres – et non pas dans les grandes villes – on trouve très souvent de nombreuses industries et autres entreprises qui contri-